

CHRISTINE
BROUILLET

Les
quatre
saisons
de Violetta

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

Les Quatre Saisons de Violetta

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

Marie la flamme, roman, 1991.
Nouvelle-France, roman, 1992.
La Renarde, roman, 1994.
Les Neuf Vies d'Edward, roman, 1998.

Dans la collection Sueurs froides

Le Poison dans l'eau, roman, 1987.
Préférez-vous les icebergs?, roman, 1988.

Chrystine Brouillet

Les Quatre Saisons de Violetta

ROMAN

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2002, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25377-5
B 25377-2

À Joseph Smigielski

L'auteur tient à remercier pour leur aide tant amicale qu'indispensable : Ewa Grondal, Gilles Langlois, Alain Lefèvre et Anne Robert.

PREMIÈRE PARTIE

La Sérénissime

1.

Les cris de Flora Renosto auraient pu être entendus à des lieues à la ronde si le hennissement des chevaux et les jappements des chiens ne les avaient couverts. Toutes les fenêtres étaient fermées à l'Hôtel-Dieu de Paris, mais le vacarme qui montait d'une écurie voisine était assourdissant ; les malades s'agitaient encore plus qu'à l'accoutumée, ils gesticulaient, s'agenouillaient pour implorer le Ciel de les épargner, se cachaient sous les lits dans l'attente de la catastrophe. On ne se savait plus qui avait annoncé l'Apocalypse mais les religieuses n'avaient pas réussi à rassurer les patients qui croyaient leur dernière heure venue et tentaient de quitter leur couche pour se terrer dans un coin ou rentrer chez eux afin de mourir avec leur famille. Mère Marie du Saint-Sacrement ne se leurrait pas ; bien des sœurs redoutaient la catastrophe même si elle avait pris du temps pour leur expliquer, et aux malades aussi, qu'une éclipse est sans danger à condition d'éviter de fixer les astres dans leur étrange ballet. Ils seraient aveugles s'ils dérogeaient à la règle. Et certains seraient assez imprudents pour désobéir ; mère Marie écouterait bientôt leurs plaintes, leur effroi d'être plongés dans une nuit sans fin. Elle éviterait de leur dire qu'on les avait prévenus. Elle-même était tentée de regarder le spectacle annoncé par les astrologues. Elle résisterait bien sûr et se contenterait des descriptions que les malheureux lui feraient.

La clameur devint telle dans la grande salle que la religieuse faillit abandonner Flora à son sort pour aller s'enfermer dans la chapelle. Mais de là aussi, on devait ouïr les plaintes des

bêtes affolées par l'embrassement des astres. Mère Marie du Saint-Sacrement se pencha sur la jeune femme à demi évanouie qu'on venait de porter à l'Hôtel-Dieu.

– Elle aurait pu appeler une sage-femme chez elle.

– C'est une étrangère. Une Italienne.

Pourquoi était-elle venue accoucher à Paris? se demanda la religieuse à qui on avait parlé de la douceur du climat romain. Pourquoi avait-elle choisi un pays où le temps était chagrin durant six longs mois? En cette fin de mars 1719, on devait encore porter des capes de feutre pour sortir dans la cour.

– Quel est son nom?

Un des hommes qui soutenaient Flora haussa les épaules.

– On vous l'a amenée parce qu'elle a été prise de douleur devant mon échoppe, juste à côté. J'ai eu grand peur qu'elle meure chez nous... Elle est bien pâle.

« Mais très jolie », songea mère Marie du Saint-Sacrement. L'ovale du visage, la finesse des traits, la hauteur du front, la ligne des sourcils doucement esquissée devaient valoir bien des galants à la jeune femme. Où était le père de l'enfant qu'elle portait?

– Elle a crié avant de perdre connaissance, reprit l'homme. « Lorenzo. » C'est tout ce qu'elle a dit.

L'homme, déjà, reculait vers la sortie après avoir jeté un coup d'œil inquiet au ciel.

– Je rentre chez nous. J'aime pas ça...

Il laissait Flora choir au sol, s'enfuyait déjà, suivi de près par son compagnon. Mère Marie du Saint-Sacrement n'eut que le temps de rattraper Flora par les épaules. Une fille de salle s'approcha pour l'aider à soulever la jeune femme.

– On va la coucher dans la pièce du fond. Ils sont déjà trop émus, s'il fallait qu'elle soit délivrée devant eux... On dirait que certains sont devenus fous.

– Mais si c'était vrai? hasarda Jeannette en empoignant les pieds de Flora.

– Balivernes! décréta la religieuse. Si je vous dis que vous n'avez rien à redouter, c'est que vous n'avez rien à redouter.

Jeannette se tut; personne n'osait contrarier la religieuse et la servante craignait tout autant sa colère qu'un châtement divin.

– Elle n'est pas bien lourde, fit-elle remarquer. Elle est pourtant grosse.

Mère Marie du Saint-Sacrement hocha la tête; Jeannette avait raison; l'Italienne était même trop légère. Comme si elle portait du vent au lieu d'un enfant. Qu'est-ce que ça signifiait?

Une autre servante vint les seconder quand elles couchèrent Flora dans un lit. Celle-ci gémit, entrouvrit les yeux, les referma. La religieuse la secoua; elle devait rester éveillée sinon elle mourrait avec son enfant. Flora battit des paupières, distingua le crucifix que portait la religieuse, se signa avant de s'évanouir de nouveau.

– Au moins, ce n'est pas une hérétique, déclara mère Marie du Saint-Sacrement. Si elle meurt, elle aura tenté de prier Notre Père avant d'expirer.

Un hurlement venant de la cour masqua la cacophonie qui régnait à l'hôpital. Les ombres se modifièrent sur les murs comme si les lourds volets de bois s'étaient fermés tous ensemble. Il n'y avait plus que la lueur vacillante des chandelles pour éclairer les salles.

Le silence se fit soudainement comme si chacun retenait son souffle, désireux de prolonger son dernier soupir, écrasé par le pouvoir terrible du ciel, puis une des sœurs commença à prier et les malades répondirent d'une seule voix, plus forte, plus fervente que jamais.

Le cri de Flora retentit entre deux Ave Maria, un cri très long et trop grave. Mère Marie de Saint-Sacrement pensa à une bête sauvage, à un feulement et oublia l'éclipse en s'écartant précipitamment de Flora. D'où venait cette créature? Elle aurait dû refuser de s'en charger. Pourquoi était-elle aussi légère? Voilà qu'elle sortait de sa torpeur pour prononcer des mots inconnus : se confessait-elle? De quoi?

Au moment même où Flora expulsa son enfant, les ténèbres se dissipèrent et mère Marie du Saint-Sacrement put constater que l'étrangère n'avait pas accouché d'un elfe mais d'une petite fille qui remuait déjà comme si elle cherchait à se débarrasser toute seule des membranes sanglantes qui lui couvraient encore la tête. Elle était née coiffée!

La religieuse oublia ses appréhensions et s'approcha vivement du bébé pour vérifier sa constitution; un examen rapide

la rassura. Elle avait tous ses membres et semblait heureusement proportionnée.

– C’est une fille, dit-elle à l’adresse de la mère. Elle a...

La religieuse s’interrompt; la femme regardait son enfant avec terreur. Si les mères montraient habituellement des signes d’anxiété, aucune d’entre elles n’avait jamais regardé son nouveau-né comme s’il s’était agi d’un monstre menaçant. La religieuse tenta de rassurer la parturiente.

– Votre fille est bien faite, madame. Ne vous morfondrez pas! Entendez-vous bien ce que je dis? Remerciez le Seigneur de vous avoir donné une fille en santé.

– *Una figlia? Non possibile...* Une fille?

Mère Marie du Saint-Sacrement sourit.

– Oui. Je sais les reconnaître. Elles sont très différentes des garçons.

Jeannette et Manon pouffèrent, soulagées. L’expression de la religieuse montrait que tout rentrait dans l’ordre. La rumeur qui avait grondé durant tout le jour dans la grande salle s’estompait, même si les malades commentaient l’éclipse avec émotion, l’obscurité à laquelle ils avaient été soumis durant un temps qui leur avait paru interminable. Mère Marie du Saint-Sacrement ne put s’empêcher de faire remarquer aux filles de salle qu’elle avait raison quand elle leur défendait de croire à l’Apocalypse. Puis elle se morigéna; elle devrait confesser ce péché d’orgueil dès le lendemain.

– Comment vous nommez-vous?

– Je... je ne sais pas bien votre langue, mentit Flora.

– Que faites-vous ici?

– Je... je ne sais pas bien parler, répéta Flora.

Certains ministres du culte désapprouvaient son métier de comédienne; Flora devait se reposer encore quelques heures, il ne fallait pas déplaire à cette religieuse. Elle joignit les mains pour montrer qu’elle voulait prier et mère Marie du Saint-Sacrement lui sourit. Flora murmura un Ave Maria en latin tandis que la religieuse remettait le bébé aux filles afin qu’elles le lavent.

– Elle est née coiffée, votre fille! C’est une grâce de Dieu : elle aura la chance avec elle. Vous ne comprenez pas ce que je dis, mais j’ai raison, vous verrez...

Flora Renosto aurait tant aimé croire la religieuse. Elle réprimait difficilement son impatience à examiner sa fille. Lorenzo avait pourtant prédit qu'elle donnerait naissance à un garçon. Et qu'il lui prendrait ce fils. Une fille... La lui ravirait-il tout de même s'il les retrouvait ? Voilà presque huit mois qu'elle n'avait revu le duc mais elle le connaissait trop bien, maintenant, pour croire qu'il ait renoncé à son enfant. Qu'il ait abandonné l'idée de la tuer. Elle avait prié, s'était mise sous la protection de la Vierge mais est-ce que cette autre mère pouvait la soustraire à l'emprise du démon ? Pour combien de temps ? Lundi dernier, en sortant de l'église Saint-Eustache où elle se recueillait chaque jour, il lui avait semblé apercevoir Lorenzo qui s'éloignait du parvis vers la rue Montmartre. Elle s'était immobilisée, incapable d'esquisser le moindre geste pour fuir, semblable à une caille promise à une belette. Elle avait posé ses mains sur son ventre pour le préserver du regard de Lorenzo mais l'homme avait poursuivi son chemin, s'était enfoncé vers la rue de la Plâtrière sans se retourner. Elle avait mis du temps à respirer normalement puis s'était convaincue qu'elle avait rêvé : le passant ressemblait seulement à Lorenzo. Si ce dernier l'avait réellement guettée, elle ne s'en serait jamais aperçue ; il était bien trop habile et avait sûrement des créatures à ses ordres. Des créatures qui devaient la chercher dans toute l'Europe depuis qu'elle avait échappé à Lorenzo, depuis qu'elle avait réussi à l'abuser. Une fois, une seule fois. Alors qu'elle venait d'apprendre qu'elle était grosse d'un sorcier.

Un sorcier. Elle avait d'abord cru avoir perdu le sens commun, la raison. La nuit modifiait l'aspect de tant de choses... Malgré la chaleur, aucune pestilence ne gâchait la soirée ; les Vénitiens s'étonnaient même du parfum de jasmin et de citron qui flottait dans l'air et leur donnait envie de goûter une glace, de rejoindre la place San Marco pour trouver un marchand sous les arcades qui vendrait ces saveurs rafraîchies. Flora se souvenait parfaitement de son propre désir de manger des fruits ou de boire une limonade en attendant le retour de Lorenzo. Elle avait passé une robe saumon qui s'accordait bien au collier de cornaline que lui avait offert son amant lors de sa dernière visite. Devant le grand miroir de sa chambre, elle

s'était amusée à répéter sa révérence pour le duc ; elle inclinait légèrement la tête vers la droite en souriant sans cesser d'agiter de sa main gauche un éventail bordé de dentelles de Burano. Il la trouverait sans nul doute charmante dans cette pose. À moins qu'elle ne s'allonge à demi sur le lit dans une posture plus languie ? Elle avait tellement hâte qu'il revienne, qu'il la serre contre lui, qu'il lui répète combien elle lui était chère. Elle s'en voulait presque d'avoir mis tant de temps à lui céder ; n'avait-elle pas perdu des heures précieuses en voulant lui résister ? En s'entêtant à se croire amoureuse de Pietro, son ami d'enfance ? Elle avait répété mille fois à Lorenzo qu'elle était promise depuis toujours à Pietro ; il lui répondait qu'il attendrait cent ans s'il le fallait mais qu'elle serait sienne. Il lui parlait d'une voix douce, mais certains jours elle voyait une lueur de colère dans ses yeux noirs, une lueur vite réprimée, qui l'inquiétait et lui plaisait à la fois. Se sentir à ce point désirée, et par un duc de surcroît, la ravissait ; elle était assez puérile pour apprécier ses présents et battre des mains comme une enfant quand il lui offrait un de ces tissus interdits par les lois somptuaires, un lévrier au pelage bleuté, un camée ou un ruban de satin. Oui, elle aimait qu'il la courtise, s'en enorgueillissait tout en le repoussant sans bien comprendre pourquoi elle agissait ainsi. Elle n'avait aucune réponse aux questions de sa meilleure amie qui ne cessait de lui répéter qu'elle aurait bien voulu se dévouer pour la remplacer dans le cœur du duc si c'était possible. Et que les hommes ne sont pas tellement patients. « Tu le laisseras avec cette constance dans tes refus. Que lui reproches-tu donc ? Il est beau, riche, jeune et libre. Tu n'espères tout de même pas qu'il t'épouse ? Personne de sa condition ne s'unirait à une comédienne, fût-elle aussi douée que toi. »

Flora savait tout cela ; elle avait une jolie réputation, on s'extasiait dès qu'elle poussait les premières notes d'une aria, on vantait sa grâce quand elle dansait et sa diction parfaite qui la rendait intelligible même aux étrangers. Les Vénitiens la chérissaient et bien des hommes auraient voulu l'approcher d'aussi près que Pietro : qu'avait-il de plus qu'eux ? La confiance de Flora, répétait Maria aux éconduits qu'elle s'appêtait à consoler en leur racontant que Flora traitait Pie-

tro comme un frère. Avec l'arrivée du comte à Venise, cependant, les prétendants avaient abandonné tout espoir de séduire la comédienne. Mais curieusement, qu'elle se refuse à un tel homme les reconfortait : si ce dernier n'avait pas réussi à la séduire, qui aurait pu y parvenir ? S'ils avaient d'abord battu froid à l'inconnu milanais, ils avaient ensuite suivi l'évolution de sa relation avec Flora avec attention ; Lorenzo di Campioni les vengerait des rebuffades essuyées au cours des derniers mois, des rires de Flora quand elle renvoyait un galant, de son indépendance, de sa passion trop exclusive pour le théâtre. Il n'y avait que les auteurs qui trouvaient grâce à ses yeux, et encore ne leur permettait-elle aucune privauté, ne leur cédait-elle que sa main à baiser. Personne n'osait toutefois affirmer que le sang qui coulait dans les veines de cette vierge était aussi froid que les dalles de marbre de San Giovanni en février car tous avaient pleuré en l'applaudissant au théâtre. Et nombre d'entre eux qui l'avaient vue, rarement il est vrai, dans un casino, savaient qu'elle s'enflammait quand elle tâtait les cartes, qu'elle rougissait quand elle misait, qu'elle blêmait quand elle perdait même s'il y avait toujours un homme pour éponger ses pertes et lui avancer quelque argent.

C'était d'ailleurs à la sortie d'un de ces *casini* qu'elle avait succombé au charme du comte. Après avoir fait signe à un porteur de lanternes de les précéder dans le dédale de rues qui menait au quartier jouxtant le ghetto, Lorenzo di Campioni avait pris la comédienne par les épaules pour ajuster sa *bautta* et le contact de ses mains sur sa gorge l'avait trop émue pour qu'elle puisse continuer à se cacher la vérité ; elle avait peur de cet homme parce qu'elle devinait qu'elle ne serait plus la même après leur union.

Elle n'avait eu raison que sur ce point précis ; elle était changée pour toujours. Elle avait connu le vertige amoureux et l'horrible vérité. Oui, ce soir-là, elle s'était laissé submerger par la passion, mais alors qu'elle s'étonnait de ses propres cris de plaisir, elle avait deviné que Lorenzo se gardait d'éprouver la même joie. Elle ne lisait aucune béatitude sur son visage. Il semblait si lointain subitement. Était-il de cette race de mâles qui se détournent de leur proie dès qu'ils l'ont capturée ? Elle

avait frémi en songeant qu'il allait la quitter et ne plus jamais la revoir mais elle avait continué à gémir sous ses caresses, à s'abandonner. Elle était perdue de toute manière...

Lorenzo était pourtant revenu. Tous les trois jours, avec une régularité qui aurait pu être ennuyeuse s'il n'avait eu un tel sens de la fête. Il n'était pas né à Venise mais avait adopté très vite le goût de ses habitants pour le jeu, le faste, le spectacle, la comédie. Il connaissait si bien le théâtre, la musique et l'astronomie, il était si drôle, si brillant et la surprenait autant par les babioles qu'il lui apportait que par les récits de ses voyages dans toutes les cours d'Europe. Elle aurait dû avoir des doutes car il avait rencontré beaucoup trop de monde pour un homme de trente ans. Même en sillonnant les routes continuellement, il ne pouvait avoir assisté à une représentation de *L'Avare* à Paris tout en entendant Vivaldi en Hollande. Pietro, qui avait mal accepté d'être négligé par son amie d'enfance, lui avait dit que personne ne pouvait le renseigner sur le comte milanais. Pas même un autre Milanais, Massimo, qui avait rejoint leur troupe quelque temps plus tôt.

– D'où vient ton comte? Tu ignores tout de lui.

– Je sais qu'il me rend heureuse.

Heureuse. Pour quelques jours, quelques semaines. Comme elle aurait voulu ne jamais l'avoir connu. Avait-elle à ce point péché en lui cédant qu'elle doive affronter une si terrible vérité? Le Ciel pouvait-il détester les femmes trop amoureuses au point de les punir aussi cruellement? Non. Aucune autre n'avait eu à subir son sort. Aucune autre ne s'était unie à un démon. Ce soir où elle se désaltérait en buvant de l'eau citronnée était le dernier où elle avait connu la paix alors qu'elle était persuadée que ces heures seraient les plus heureuses de son existence; n'allait-elle pas apprendre à son amant qu'elle était grosse de lui? N'avait-il pas dit qu'il souhaitait plus que tout qu'elle lui donne un fils? Qu'il l'épouserait alors? Quand elle lui avait opposé timidement que les gens de qualité procédaient habituellement à l'inverse, qu'ils se mariaient d'abord et fondaient ensuite une famille, il avait montré quelque impatience; ne comprenait-elle pas qu'il devait être certain qu'elle pouvait lui donner des fils avant de contracter une union? S'il emme-

nait une femme stérile dans sa famille, personne ne lui pardonnerait. Déjà qu'il s'était épris d'une personne de moindre qualité... En rappelant à Flora sa condition, Lorenzo avait clos la discussion. Mais il avait redit maintes fois, lors de rencontres ultérieures, qu'il souhaitait plus que tout d'être père. Il serait heureux d'apprendre que ce moment était enfin arrivé. Il devait être heureux. Sinon... Elle avait délaissé la troupe ces derniers mois, se retirant souvent pour attendre les visites de son amoureux; rejoindrait-elle ses collègues si aisément? Ne lui battraient-ils pas froid de les avoir abandonnés si aisément? Ne l'avaient-ils pas, d'ailleurs, remplacée par une fille plus jeune et plus jolie? C'est ce que Pietro lui avait dit quand ils s'étaient disputés pour la dernière fois; une Graziella jouait les Colombine avec beaucoup de conviction. Et elle était fort applaudie.

Il fallait que Lorenzo soit content d'entendre ses révélations. Qu'il la croie alors qu'elle-même avait peine à concevoir qu'elle allait être mère. Si elle n'avait pas eu ses mois si régulièrement, elle aurait douté de son état, mais elle savait que son intuition était juste et qu'elle aurait un enfant à la fin de l'hiver. Son corps ne s'était pas encore modifié mais elle se sentait différente, plus fragile et plus forte, plus sûre d'elle mais plus méfiante envers le monde qui l'entourait. Elle était déjà le rempart qui protégerait l'enfant contre les tourments de la vie, elle était le nid, la citadelle, l'écrin, l'huître qui gardait la perle. Elle imaginait déjà que l'enfant aurait ses boucles blondes mais les yeux noirs de son père, son front haut, sa bouche si rouge. Et ses mains, longues et agiles.

Mais ses propres pieds et bien sûr, sa voix. Que ce soit un garçon ou une fille, chacun serait charmé quand il chanterait. Elle avait su repousser la crainte que l'enfant n'attire comme elle les serpents. D'ailleurs, depuis qu'elle avait rencontré Lorenzo, le phénomène s'était produit beaucoup moins souvent. Elle avait bien aperçu une couleuvre au fond d'une gondole quelques semaines plus tôt alors qu'elle revenait du continent, mais la bestiole était restée lovée sous les sièges avant. Pourquoi leur bébé hériterait-il de ce travers? Devrait-elle confier ses craintes à Lorenzo? Et s'il la rejetait? Si elle le

dégoûtait ? S'il se mettait à redouter que les vipères ne gagnent leur couche ? Les romanichels lui avaient appris à garder le silence sur son don et ils avaient raison ; elle continuerait à le cacher à son amant. À son futur époux. Lui-même devait bien avoir quelques secrets. Ainsi, il ne parlait jamais de sa famille et il était plutôt avare de détails sur ses affaires. Mais quel homme dit tout à sa femme ?

Pourtant, quand Lorenzo était entré dans sa chambre, un vent froid l'accompagnait et Flora, qui avait déjà remarqué cette particularité, s'était décidée à interroger son amant, retardant par cette curieuse observation le moment où elle lui annoncerait sa grossesse. Même si elle était décidée à le dire, elle cherchait encore la meilleure manière de lui apprendre la nouvelle.

– Ne vous a-t-on jamais questionné sur cette impression de fraîcheur, très fugitive, qu'on ressent quand vous pénétrez dans une pièce ?

– Que me contez-vous là, mon amie ?

Elle avait eu un petit rire gêné, mais s'était entêtée, taquine, à prétendre qu'un courant d'air l'enveloppait quand il s'approchait d'elle. Elle avait vite ajouté que c'était, par une nuit chaude comme celle-ci, une vraie bénédiction et il avait ri à son tour. Elle s'était approchée de lui, s'était blottie contre son épaule avant d'exiger une réponse à sa question.

– Si vous me donnez une bonne explication, je vous révélerai un secret.

Il l'avait dévisagée, s'était forcé à la patience alors qu'il avait envie de hurler « quel secret ? », et il lui avait raconté qu'il tenait de fameux tours d'un mage en Allemagne.

– Un mage ?

Est-ce que sa voix avait tremblé quand elle avait répété « un mage » ?

– Mais les mages sont... l'Église les condamne...

– N'êtes-vous pas vous-même différente par les circonstances de votre naissance ?

– Ma naissance ?

Comment pouvait-il savoir ce qu'elle n'avait jamais raconté à personne ? Qui avait parlé d'elle dans son pays ? Elle avait

CHRISTINE BROUILLET

•• Les quatre saisons de Violetta



Christine Brouillet est née à Québec en 1958. À partir de 1991, elle fait paraître chez Denoël une grande saga historique franco-québécoise : *Marie la Flamme*, *Nouvelle-France*, *La Renarde*. Elle a aussi publié chez le même éditeur dans la collection *Sueurs froides* *Le Poison dans l'eau* et *Préférez-vous les icebergs ?* Son dernier roman, *Les Neuf Vies d'Edward*, a remporté un grand succès.

En 1719, dans un Paris obscurci par une éclipse, Flora Renosto contemple son nouveau-né, une petite fille issue de ses amours avec le comte Lorenzo, un sorcier qui l'a trompée sur sa véritable nature. Elle l'ignore, mais cette exquise enfant aux yeux violets, qui attire de façon inexplicable les serpents, est l'enjeu d'un tournoi surnaturel. Décidé à récupérer le fruit de ses entrailles, Lorenzo le maléfique assassine Flora. Mais celle-ci a eu le temps de mettre sa fille, Violetta, à l'abri chez les sœurs d'un couvent vénitien. Fascinant son entourage par des pouvoirs insolites et des dons exceptionnels pour la musique, l'enfant prodige grandit dans le secret. L'année de ses seize ans, Lorenzo débusque sa fille au cœur de la Sérénissime... Déjouant tour à tour les ruses de son père et les pièges de l'Histoire, Violetta s'efforce d'échapper au destin que lui ont réservé les magiciens en recherchant l'amour d'un mortel.

Roman historique aux accents fantastiques, *Les Quatre Saisons de Violetta* enjambe quatre siècles : de la Venise de Vivaldi au Chicago d'Al Capone, du Paris de l'Occupation à celui de l'an 2000. D'une sensibilité inouïe aux saveurs, aux mélodies et aux parfums, ce livre baroque réveille le merveilleux qui sommeille en toute chose....

Illustration de couverture :
© Éric Scala.

DENOËL

B 25377.2 06.02
ISBN 2.207.25377.5
22 €



Extrait de la publication